Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 4 (1954)
Heft: 1

Artikel: Hommage à Charles Werner
Autor: Schaerer, René
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-380604

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 06.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

HOMMAGE A CHARLES WERNER

C'est le dimanche 12 juin 1932, à la séance annuelle de la Société romande de philosophie à Rolle, que je vous ai vu et entendu pour la première fois. Bergson venait de publier son dernier ouvrage, *Les deux sources de la morale et de la religion*, et c'est vous-même qui aviez accepté de nous le présenter. Edouard Claparède et Philippe Bridel, pour ne citer que ces deux illustres anciens, étaient des nôtres. Je vous verrai toujours dans le jardin consacré à nos réunions — les philosophes ont toujours aimé les jardins — exposer et critiquer le message ultime du grand penseur français, auquel nous adressâmes en fin de séance une lettre d'hommage. Depuis lors, presque chaque année, je vous ai retrouvé à Rolle. Quand il y eut défaillance, ce fut toujours de ma part, car vous n'avez manqué aucune séance. Si bien que les journées de Rolle sont devenues pour moi tout à fait inséparables de votre accueil, de votre présence, de l'intérêt cordial que vous portez à autrui. Et si je voulais caractériser d'un mot l'impression que vous m'avez faite d'emblée et qui s'est toujours confirmée ensuite, je crois que c'est le mot de fidélité que j'emploierais.

Par fidélité, je n'entends pas seulement l'exactitude pratique à tenir ses engagements, fût-ce les plus occasionnels, encore que, sur ce plan-là, il n'est aucun d'entre nous, je crois, qui ne pourrait s'inspirer de votre exemple. Je mets sous ce mot une forme plus intime et plus profonde d'attachement philosophique aux valeurs reconnues comme essentielles. Ces valeurs, vous n'avez cessé de les défendre. Sont-elles encore les nôtres aujourd'hui ? Deux guerres suivies de deux paix inquiètes n'ont-elles pas rayé du tableau moral ces mots de vrai, de beau et de bien qui sont pour vous des mots sacrés ? Il est indéniable qu'une certaine pensée moderne s'efforce d'en faire l'économie et que la plus rapide manière qu'elle ait trouvée de les liquider consiste à voir dans ces valeurs le simple produit de l'invention humaine. « La question est de savoir, écriviez-vous il y a quelques années, si notre perfection ne dépend que de nous-mêmes, ou si elle répond à un principe transcendant qui nous appelle à sa

N. B. — Prononcé le 6 décembre 1953 par le successeur de M. Werner à l'Université de Genève, avant la leçon inaugurale dont on lira le texte plus loin.

lumière. » Et vous répondiez aussitôt : « Nous ne pensons pas que la recherche des valeurs soit véritablement de la part de l'homme une création. C'est plutôt, nous semble-t-il, une découverte. » On ne saurait mieux dire à mon sens.

Ces valeurs transcendantes, tous vos ouvrages, toutes les étapes de votre si belle carrière et, j'en suis sûr, tous les instants de votre vie en proclament la suprématie. Dès votre leçon inaugurale sur la *Philosophie de Jean-Jacques Gourd*, en 1909, vous releviez avec émotion chez votre illustre prédécesseur ce trait de caractère : il savait, disiez-vous, provoquer ses auditeurs à réaliser le type de l'homme « enfermant dans les limites de son individualité la plénitude de la grandeur humaine ». D'emblée, vous aviez découvert chez lui ce dépassement de l'individu par l'homme qui n'est pas autre chose que l'incarnation des valeurs en l'homme.

A ceux qui auraient pu craindre que cette conception ne vous conduisît à une sorte de béatitude contemplative ou d'immobilisme serein, vous répondiez d'avance en signalant l'une des vertus essentielles de la philosophie qui est de renouveler sans cesse ses positions : « La philosophie doit exprimer cette poussée irrésistible de l'esprit qui fait sans cesse éclater les cadres dans lesquels on avait cru l'enfermer. » En d'autres termes, toutes nos solutions ne sont que des réponses approximatives à la grande, à l'inépuisable Question qui les suscite ; en sorte que nos hypothèses les plus humbles, les plus fugaces, les plus timides, expriment à leur manière l'absolu, comme la moindre vague reflète le ciel. « La philosophie, écrivez-vous encore dans le même ouvrage, doit exister nécessairement à chaque époque, parce qu'il est nécessaire que toujours la pensée humaine soit le théâtre de la pensée éternelle. »

Avec une si haute conception de la tâche philosophique, il n'est pas étonnant que vous ayez trouvé dans la pensée antique un domaine particulièrement cher à votre cœur. « La philosophie grecque, écrivez-vous dans le beau volume que vous avez publié sous ce titre, à travers le cours entier de son histoire, a mis en lumière l'idée qui est l'idée philosophique par excellence, de la réalité souveraine de la perfection et de son universelle efficacité. » Et vous ajoutez aussitôt : « Or cette idée est restée voilée dans les systèmes modernes. » Cette dernière déclaration pourrait être discutée. Si les modernes paraissent inférieurs aux anciens dans leur attachement à l'idéal de perfection, c'est peut-être parce qu'ils se préoccupent moins qu'eux de le poser, mais davantage d'en justifier l'existence par le lien d'une articulation concrète. Mais on ne cherche à justifier que ce qu'on met en doute. Et pour vous, précisément, comme pour Platon, la perfection est hors de doute. Elle se prouve en se posant. Voilà pourquoi les enchaînements cartésiens ou kantiens vous paraissent parfois artificiels ou inefficaces. De là, également, le ton presque mystique de certaines de vos pages.

Cet attachement aux valeurs antiques devait faire de vous, semble-t-il, un adversaire irréductible de Nietzsche, l'apôtre d'une transmutation de toutes les valeurs et l'inventeur de valeurs inédites. C'eût été mal vous connaître que de le penser. Car le mot de valeur n'a pas un sens conformiste dans votre bouche. Vous êtes trop sensible à l'insuffisance des traductions humaines pour ne pas applaudir à une tentative — fût-elle manquée — visant à renouveler l'homme. D'emblée vous situez le grand révolté sur son plan de grandeur, qui est celui de la noblesse. « Nietzsche, écrivez-vous dans les *Réflexions* que vous consacrez à sa pensée, se pose la question : « *Wie ist Veredlung möglich* » : Comment l'homme pourra-t-il devenir plus noble ? » Et vous concluez au terme d'un examen remarquable consacré au doute nietzschéen : « Il fallait que ce doute fût élevé. Il fallait que la philosophie, au moins une fois, mît en question les valeurs établies... Voilà le mérite de Nietzsche... Il nous a montré des sommets dont nous n'avions jamais entendu parler... Retenons tout ce qu'il y a de précieux dans son héritage, avant tout la liberté de pensée... Laissons-nous gagner par son appel à une vie héroïque. »

Mais l'héroïsme n'est rien en lui-même, puisque toute action reçoit son sens de la valeur qu'elle tente d'exprimer. Dès lors, une question se pose, qui est la question métaphysique par excellence : de toutes ces valeurs, laquelle est la plus haute, où est la clef de voûte des valeurs ? A cette question, vous répondez dans le dernier chapitre de votre *Problème du Mal* : cette valeur, c'est l'amour. « Quand le désir, transfiguré par la liberté, devient amour, il s'épanouit dans la joie et dans la vie éternelle. Alors toutes les divisions sont effacées et le mal est définitivement aboli. »

C'est donc par l'amour que l'homme peut accéder à la perfection et regagner le paradis perdu. Votre conclusion philosophique rejoint ainsi les affirmations élémentaires de l'Evangile. Est-il pour elle plus sûre et plus belle garantie. « Toutes les idées nouvelles apportées par l'Evangile peuvent être exprimées par le mot d'amour », écriviez-vous, tout récemment, dans un article des *Cahiers protestants*. L'amour est donc à vos yeux le point suprême de convergence et la valeur insurpassable.

Telles sont, bien mal traduites par moi, je le crains, quelques-unes des convictions majeures qui vous ont toujours guidé et vous guideront à l'avenir. Cet avenir ne mettra pas fin, nous le savons, à votre activité spéculative, puisque vous préparez un ouvrage sur la philosophie moderne, que nous nous réjouissons de voir paraître. Puissiez-vous trouver, cher et honoré collègue, dans votre accueillante demeure genevoise et dans votre retraite estivale de Céligny, des années de bonheur et de méditation sereines. Tel est le vœu que je forme respectueusement pour vous et pour Madame Werner.

RENÉ SCHAERER.